MADRID LE 7 MAI DE 1884

32040

GÉRANT: D. VIRGILIO Z. GALIANA

LE BUREAU: CALLE DEL LAZO, 3, PRAL.

SOMMAIRE

A la France!—La fête espagnole jugée et racontée par des étrangers. —L'Espagne et sa fête favorite.—Types espagnoles.—Frascuelo peint par lui-même.—Table synoptique des plus remarquables toreros d'Espagne.—Nouvelles à la main.—Expression des Regrêts de Frascuelo à la France.

A LA FRANCE!

Oh!... que la France est grande! elle est noble, pleine de touts les attributs du sublime.

Par ses victoires, elle a rempli le monde du bruit de ses conquêtes; pour sa renommée scientifique, elle a produit les genies les plus vastes des indagations et des découvertes; dans les arts, elle a été la mère caressante qui a patrociné les grands œuvres de l'imagination et du sentiment.

Quand un artiste a voulu se faire une estime européenne, il a eu besoin de traverser la France et de prodiguer ses talents à Paris, ce grand cerveau de l'Europe civilisée.

L'immortel Rossini déjà célèbre en Italie dût se rendre à la capitale de la France pour chercher la consécration de sa gloire, en ouvrant magnifiquement la période moderne de la musique avec son inspiré *Barbier de Seville* et son superbe *Guillaume Tell.*

Mais de tous les sentiments dont la France peut bien s'enorgueillir, le plus admirable, le plus éclatant de tous, c'est le sentiment enthousiaste de la *Charité.*

La Charité vigilante, inépuisable, céleste, cette aspiration de l'âme et du cœur, de laquelle disait vôtre grand Nicole *qu'il faudrait la mettre en tout, tant dans les reproches que dans les châtimens;* cet auguste sentiment, Français, vous le possedez au plus haut degré.

Nous n'oublierons jamais la manifestation surprenante de vôtre initiative au profit de nos inondés de Murcie. Les artistes les plus célèbres, les dames les plus distinguées, les écrivains de la renommée plus justement acquise, comédiens, musiciens, journalistes, les étoiles du théâtre, des salons, de la presse, du livre et de touts les mouvements du genie, tous prirent part dans l'œuvre charitable du grand Festival, le plus original et le plus surprenant l'on ait pu enregistrer dans les réunions et tivals des temps modernes.

ous nous rappellerons toujours du jour- u succès immense, qui fit tomber une grande pluie d'or dans l'escarcelle des pauvres.

Nous parlons de la revue justement célèbre *Paris-Murcie.*

Qu'est ce que signifiait ce journal-là?

La magnanimité d'un peuple envers un autre, unifiés tous les deux par les liens historiques des races.

Les inondés de Murcie fûrent secourus... Honneur à la France!

***

A présent, on parle à Paris, en Espagne, dans tous les endroits, d'une grande fête donnée au profit des pauvres dans la capitale de la culte France.

Tout cœur espagnol ne doit pas rester indifférent aux échos qui retentissent au delà des Pyrennées, quand ces échos sont un appel de la disgrace et une demande de secours par les pauvres de Paris.

L'amour doit se payer avec de l'amour, dit un proverbe de nôtre pays.

On annonçait une course de taureaux à l'Hippodrome, on comptait en avoir de prodigieuses recettes pour les malheureux avec le concours de tous les traits saisissants de nôtre fête nationale; et, malgré les compromis acquis par un des premiers *torero* en Espagne, il s'offrait joyeux pour courir à Paris.

Sans rétribution, sans aucun intérêt, *Frascuelo* voulait attirer l'attention du peuple de Paris vers nôtre spectacle, car il desirait demonstrer que la fête des taureaux a tous les traits imposants mais bénins et paisibles du monde.

Avec son *capote* (petit manteau de soie rouge) il aurait trompé, dupé, en se moquant de la terrible bête, sans qu'une seule de ses cornes l'eût touché dans les riches ganses de sa veste de satin brodée d'or et de perles.

Oh, que le spectacle est charmant!... Car la vue de l'homme domine la vue de la farouche bête, son agilité, la fureur sanglante du taureau, la dextérité du *torero*, l'instint sauvage de l'animal.

Pas de sang dans les piques, dans les chevaux, dans les *banderillas*, dans l'épée, dans tous les ornements de la fête; un petit manteau de soie et un drap rouge, petit aussi, suffirait pour garantir *Frascuelo* de la férocité de la bête, en la dominant comme un enfant qui maintient à son coté un paisible agneau en lui donnant du pain et du sel.

***

Le dessin offert à la considération du public français est une preuve des sentiments qui animent *el espada Frascuelo.*

Son portrait est exact, typique, naturel, avec sa veste (*chaqueta*) de velours rouge brodée de soie; la chemise d'étoffe de hollande garnie dans leurs boutonnières de six brillants d'un haut prix, et le chapeau classique andaloux, rond, dur et couvert de velours noir.

A droite, comme la représentation plus artistique et grandiose de la France, l'illustre Victor Hugo, et à gauche, représentant l'Espagne, nôtre immortel Cervantes; bien entendu que nous n'avons pas voulu chercher dans les trois bustes des manifestations pareilles dans l'histoire de l'art.

Non!

Le génie est un don du ciel, infiniment supérieur à l'habileté qui crée l'adresse et à l'art qui nourrit une inclination populaire.

Victor Hugo et Cervantes sont des astres fulgurants dans le ciel des beaux-arts; ils sont des soleils qui dardent leurs rayons lumineux sur les pages de gloire de l'histoire de deux nations amies.

Frascuelo est le modeste artiste, dont l'unique mérite est l'habilité secondée par une incomparable valeur.

Victor Hugo et Cervantes sont des géants; et la reproduction de leurs figures dans le journal de *Frascuelo,* ne veut pas signifier autre chose que les plus populaires représentations de deux nations unies, dans la fête de l'Hippodrome, par le lien sublime et céleste de la Charité.

La gare d'Orléans, l'alguazil, la colonne Vendôme, nôtre incomparable *maja*, la course de chevaux à Longchamps, ne sont que traits plus ou moins ressemblants des coutumes des deux nations, dont nous nous sommes permis d'esquisser les caractères.

L'AUTOGRAPHE

est dedié par *Frascuelo* au numéro de LA NUEVA LIDIA, journal tauromachique de l'Espagne, il témoigne avec sa signature l'attachément profond qu'il sent pour le charitable peuple français.

© Biblioteca Nacional de España

La fête espagnole

JUGÉE ET RACONTÉE PAR DES ÉTRANGERS (1)

C'est donc aujourd'hui lundi, le premier des jours de taureaux. C'est un jour férié, personne ne travaille; toute la ville est sur pied. Dès une heure de l'aprés-midi, toutes les rues de la ville sont désertes, sauf le grand boulevard qui mène à la *Plaza de Toros*. Ici, c'est une véritable cohue. Tous les vehicules sont mis en réquisition; voitures, charrettes, omnibus, tout cela attelé de mules à grelots, bondé de monde, roule vers la *plaza*, en soulevant d'immenses nuages de poussière. Les attelages vides reviennent à fond de train, et prennent de nouveaux chargements de curieux qui se disputent les places que d'autres reprendront encore après eux.

Aux abords de la *Plaza de Toros* la foule se précipite vers les différentes portes de l'arène, heureusement chacun a pris d'avance son billet numéroté, qui correspond à une division de l'estrade circulaire; tout se fait donc avec ordre, et chacun grimpe à sa place.

Tout le monde est placé.

Quel spectacle que celui de ces quinze à vingt mille têtes mouvantes, et de ces éventails, presque aussi nombreux, qui s'agitent sans cesse! Les couleurs les plus vives et les plus éclatantes brillent au soleil. Un frémissement immense parcourt l'assistance.

Tout d'un coup, le silence se fait... les fanfares résonnent joyeusement dans les airs, un détachement de la garde nationale à cheval apparaît dans l'arène et la fait évacuer; les curieux se sauvent par toutes les portes, et le monde des *toreros* fait son apparition solennelle, répondant aux mille saluts et aux acclamations du public.

Les *picadores* montent des chevaux dont les yeux sont bandés, parce que la vue du taureau pourrait les épouvanter. Leur costume est très brillant; ils sont coiffés d'un large *sombrero*, armés d'une longue pique et emboités dans des culottes doublées de fer, qui doivent les préserver contre les cornes du taureau.

A leur suite viennent les *chulos*, et, tandis que les picadores sont des hommes à la taille gigantesque et aux formes athlétiques, car ils sont destinés à lutter corps á corps avec le terrible animal, ceux-ci sont des jeunes gens minces et sveltes, bien découplés, et ayant surtout besoin d'agilité, comme nous le dirons bientôt. Leur costume est des plus coquets, de soie et de satin, aux couleurs tendres; ils sont coiffés d'une petite *montera* ou toque, penchée sur l'oreille, et portent sur le bras un léger manteau d'étoffe écarlate qu'ils font papillonner devant le taureau, pour l'irriter.

Les *banderilleros* portent à peu près le même costume. Leur rôle est de planter sur les épaules des taureaux des flèches enjolivées de clinquant et destinées à lui donner le degré d'exaspération nécessaire pour qu'il se présente bien à l'épée du *matador*.

Voici enfin l'*espada;* il marche fièrement à la tête du cortège. Son costume est plus brillant encore, plus riche, plus brodé que celui des précédents. L'*espada* est le héros du drame; ses armes sont une longue et mince épée avec une poignée en forme de croix, et un morceau d'étoffe écarlate, ajusté à un bâton, que l'on nomme *muleta*.

***

Quatre *picadores*, à cheval, escortés de toute la troupe des *chulos*, vont saluer la loge de l'*ayuntamiento* (municipalité), d'où on leur jette les clefs du *toril*.

Le drame commence.

Voilà le moment solennel! Vingt mille regards avides sont fixés sur la porte fatale du *toril!* Le monstre va s'élancer.

. . . . . .

Après un instant d'anxieuse attente, soudain les deux battants d'une porte s'ouvrent avec fracas: le taureau se précipite dans l'arène.

Voilà les combattants en présence! Ce moment est des plus saisissants.

Au premier instant, le taureau paraît ébahi. Au lieu d'une verte prairie, il voit autour de lui des hommes armés, des chevaux, un océan de lumière et de couleurs éclatantes; il est étourdi par les vibrants hourrahs des spectateurs.

Mais bientôt il revient à lui; il lève son immense tête noire, reniffle l'air avec fracas, et balance ses cornes menaçantes; ses yeux lancent des éclairs.

Il fond tête baissée sur un *picador!*

Mais cet homme au bras de fer attend le monstre: il est armé de sa forte lance de bois, au bout de laquelle est adaptée une pointe en fer. Le taureau la reçoit dans l'épaule; chancelle et recule, emportant une blessure qui ne tarde pas à rayer sa peau noire de filets rouges.

La bête s'arrête un moment indécise. Puis, redoublant de rage, elle s'élance sur le second *picador*.

Mais voici *Frascuelo* qui accourt. En un clin d'œil, il a déroulé sa légère *capa* écarlate devant les yeux du monstre en furie. Celui-ci se relève le regard flamboyant, oublie sa victime et se précipite d'un bond sur l'innocent morceau d'étoffe.

Déjà la *capa* est repliée, *Frascuelo* a franchi comme un cerf la première palissade, et le taureau se trouve seul et décontenancé à l'autre bout de l'arène.

Ici l'enthousiasme est indescriptible. On frappe des pieds, on jette des chapeaux dans le cirque, les *señoras* agitent convulsivement leurs éventails en signe d'approbation.

Frascuelo est triomphant.

Le taureau est arrivé au degré de rage voulue. Le moment d'agir est venu pour les *banderilleros*, héros du second acte.

L'un d'eux vient se planter au milieu de l'arène. Il est debout, sans défense aucune, légèrement vêtu, aux couleurs les plus éclatantes.

Dans chaque main il porte une flèche enrubannée de cliquant et de soie écarlate; il les tient par l'extrémité et s'avance avec grâce vers l'animal, en les agitant doucement.

Le taureau s'arrête un moment et regarde ébahi son nouvel agresseur, qui n'est plus qu'a deux pas de lui. Celui-ci recule lestement; le monstre s'élance, et l'homme, lui passant les deux bras entre les cornes, plante ses flèches dans le cou de l'animal, et s'esquive. Opération délicate, pendant laquelle une distraction serait dangereuse. Nouveau applaudissements. Chapeaux, cigares, tombent dans l'arène. L'heureux *bandillero* renvoie quelques chapeaux á leurs enthousiastes propiétaires, salue gracieusement l'assemblée, et se retire.

Le troisième acte comence.

Voici venir dans l'arène un homme aux allures nobles et martiales, aux formes élégantes, au costume étincelant: c'est le roi de la fête, l'*espada*, l'épée!

Il s'avance gravement vers la tribune de l'*ayuntamiento* et, saluant l'autorité, il demande la permission de tuer le taureau. A ce moment un frisson s'empare de vous; on croit entendre le *morituri te salutant.*

La permission accordée, il jete en l'air sa *montera*, comme pour montrer qu'il va jouer son va-tout. et marche au taureau d'un pas délibéré, cachant son épée sous les plis rouges de sa *muleta*.

L'*espada* fait voleter à plusieurs reprises l'étoffe écarlate sur laquelle le taureau se précipite aveuglément; un mouvement de corps lui suffit pour éviter l'élan de la bête farouche, qui revient bientôt à la charge, donnant de furieux coups de tête dans l'étoffe légère qu'il déplace sans la pouvoir percer.

Le moment favorable étant venu, l'*espada* se place tout à fait en face du taureau, agitant sa *muleta* de la main gauche et tenant son épée horizontale, la pointe à la hauteur des cornes de l'animal; il est difficile de rendre avec des mots la curiosité pleine d'angoisses, l'attention frénétique qu'excite cette situation qui vaut tous les drames de Shakespeare; dans quelques secondes l'un des deux acteurs sera tué. Sera-ce l'homme ou le taureau? Ils sont là, tous les deux, face à face, seuls; l'homme n'a aucune arme défensive; il est habillé comme pour un bal; escarpins et bas de soie; un épingle de femme percerait sa veste de satin; un lambeau d'étoffe, une frêle épée, voilà tout. Dans ce duel, le taureau á tout l'avantage matériel; il a deux cornes terribles, aiguës comme des poignards, une force d'impulsion immense, la colère de la brute qui n'a pas la conscience du danger; mais l'homme a son épée et son cœur, douze mille regards fixés sur lui!

La *muleta* s'écarte, laissant voir à découvert le buste du *matador*; les cornes du taureau ne sont qu'à un pouce de sa poitrine, un éclair d'argent passe avec la rapidité de la pensée au milieu des deux croissants; le taureau tombe à genoux en poussant un beuglement douloureux, ayant l'épée entre les deux épaules, comme ce cerf de saint Hubert qui portait un crucifix dans les ramures de son bois, ainsi qu'il est représenté dans la merveilleuse gravure d'Albert Dürer.

Un tonnerre d'applaudissements éclate dans tout l'amphithéâtre; les *palcos* de la noblesse, les *gradas cubiertas* de la bourgeoisie, le *tendido* des *manolos* et des *manolas*, crient et vocifèrent avec toute l'ardeur méridionale.

Le taureau meurt sans perdre une goutte de sang, ce qui est le suprême de l'élégance, et en tombant sur ses genoux il semble reconnaître la supériorité de son adversaire.

(1) Nous avons choisi des morceaux de Caloen, de A. Meylan, et surtout, de l'illustre T. Gauthier.

Espagne et sa fête favorite.

L'on a dit et répété de toutes parts que le goût des courses de taureaux se perdait en Espagne, et que la civilisation les ferait bientôt disparaître; si la civilisation fait cela, ce sera tant pis pour elle, car une course de taureaux est un des plus beaux spectacles que l'homme puisse imaginer; mais ce jour-là n'est pas encore arrivé, et les écrivains sensibles qui disent le contraire n'ont qu'à se transporter un lundi, entre quatre et cinq heures, à la porte d'Alcala, pour se convaincre que le goût de ce *féroce* divertissement n'est pas encore près de se perdre.

© Biblioteca Nacional de España

LA PLAZA

(La place.)

Voici la disposition intérieure. Autour de l'arène, d'une grandeur vraiment romaine, règne une barrière circulaire en planches de six pieds de haut, peinte en rouge sang de bœuf et garnie de chaque côté, à deux pieds de terre environ, d'un rebord en charpente, où les *chulos* et *banderilleros* posent le pied pour sauter de l'autre côté lorsqu'ils sont trop vivement pressés par le taureau. Cette barrière s'appelle *las tablas*. Elle est percée de quatre portes pour le service de la place, l'entrée des taureaux, etc. Après cette barrière, il y en a une autre un peu plus élevée qui forme avec la première une espèce de couloir où se tiennent les *chulos* fatigués, le picador *sobresaliente* (suppléant), qui doit toujours être là tout habillé et tout caparaçonné pour paraître, si besoin est; le *cachetero* et quelques *aficionados* qui, à force de persévérance, parviennent, malgré les règlements, à se glisser dans ce bienheureux couloir dont les entrées sont aussi recherchées en Espagne que celles des coulisses de l'Opéra peuvent l'être à Paris.

Comme il arrive souvent que le taureau exaspéré franchit la première barrière, la seconde est garnie en outre d'un réseau de cordes destinées à prévenir un autre élan; plusieurs charpentiers avec des haches et des marteaux se tiennent prêts à réparer les dommages qui peuvent en résulter pour les clôtures, en sorte que les accidents sont pour ainsi dire impossibles.

A partir de cette seconde enceinte commencent les gradins destinés aux spectateurs: ceux qui sont près des cordes s'appellent places de *barrera*, ceux du milieu, *tendido*, et les autres qui sont adossés au premier rang de la *grada cubierta*, prennent le nom de *tabloncillos*. Ces gradins, qui rappellent ceux des amphithéâtres de Rome, sont en granit bleuâtre, et n'ont d'autre toiture que le ciel. Le *palco por asientos* offre cette différence avec le *palco* simple, qu'on y peut prendre une seule place, comme une stalle de balcon à l'Opéra. Les loges de leurs Majestés sont décorées avec des draperies de soie et fermées par des rideaux. A côté se trouve la loge de l'*ayuntamiento* (municipalité), qui préside la place et doit résoudre les difficultés qui se présentent.

Le cirque, ainsi distribué, contient douze mille spectateurs, tous assis à l'aise et voyant parfaitement, chose indispensable dans un spectacle purement oculaire. Cette immense enceinte est toujours pleine.

Il est de rigueur, pour les gens qui se piquent d'élégance, d'avoir leur loge aux taureaux, comme à Paris, une loge aux Italiens.

Quand je débouchai du corridor pour m'asseoir à ma place, j'éprouvai une espèce d'éblouissement vertigineux. Des torrents de lumière inondaient le cirque. Une immense rumeur flottait comme un brouillard de bruit au-dessus de l'arène. Du côté du soleil palpitaient et scintillaient des milliers d'éventails et de petits parasols ronds emmanchés dans des baguettes de roseau; on eût dit des essaims d'oiseaux de couleurs changeantes essayant de prendre leur vol: il n'y avait pas un seul vide. Je vous assure que c'est déjà un admirable *spectacle* que douze mille *spectateurs* dans un théâtre si vaste que Dieu seul peut en peindre le plafond avec le bleu splendide qu'il puise à l'urne de l'éternité.

La garde nationale à cheval, qui est fort bien montée et fort bien habillée, faisait le tour de l'arène, précédée de deux alguazils en costume, panache et chapeau à la Henri IV.

Les *chulos* ont un air fort galant avec leurs culottes courtes de satin, vertes, bleues ou roses, brodées d'argent sur toutes les coutures, leurs bas de soie, couleur de chair ou blancs, leur veste historiée de dessins et de ramages, leur ceinture serrée et leur petite *montera* penchée coquettement vers l'oreille; ils portent sur le bras un manteau d'étoffe *(capa)* qu'ils déroulent et font papillonner devant le taureau pour l'irriter, l'éblouir, ou lui donner le change. Ce sont des jeunes gens bien découplés, minces et sveltes, tout le contraire des *picadores*, qui se font en général remarquer par une haute taille et des formes athlétiques: ceux-ci ont besoin de force, les autres d'agilité.

L'*espada* ne diffère des *banderilleros* que par un costume plus riche, plus orné, quelquefois de soie pourpre.

SEVILLA

(CÉLEBRE PICADOR)

Je ne puis résister au plaisir de décrire ici ce fameux Sevilla, qui est réellement l'idéal du genre. Figurez-vous un homme de trente ans environ, de grande mine et de grande tournure, robuste comme un Hercule, basané comme un mulâtre, avec des yeux superbes et une physionomie comme un des Césars du Titien; l'expression de sérénité joviale et dédaigneuse qui règne dans ses traits et son maintien a vraiment quelque chose d'héroïque. Il avait, ce jour-là, une veste orange brodée et galonnée d'argent, qui m'est restée dessinée dans la mémoire avec une ineffaçable minutie: il abaissa la pointe de sa lance, se mit en arrêt, et soutint le choc du taureau si victorieusement, que la bête farouche chancela, passa outre, emportant une blessure qui ne tarda pas à rayer sa peau noire de filets rouges.

MONTES

(Le maître des toreros).

Son nom est populaire dans toutes les Espagnes, et ses prouesses font le sujet de mille récits merveilleux. Il est né à Chiclana, tout près de Cadix. C'est un homme de quarante à quarante-trois ans, d'une taille un peu audessus de la moyenne, l'air sérieux, la démarche mesurée, le teint d'une pâleur olivâtre, et n'ayant de remarquable que la mobilité de ses yeux, qui seuls semblent vivre dans son masque impassible; il paraît plus souple que robuste, et doit ses succès plutôt à son sang-froid, à la justesse de son coup d'œil, à sa connaissance approfondie de l'art, qu'à sa force musculaire. Dès les premiers pas que fait un taureau sur la place, Montès sait s'il a la vue courte ou longue, s'il est *clair ou obscur*, c'est-à-dire, s'il attaque franchement ou a recours à la ruse, s'il est léger ou pesant, s'il fermera les yeux en donnant la *cogida*, ou s'il les tiendra ouverts. Grâce à ces observations, faites avec la rapidité de la pensée, il est toujours en mesure pour la défense.

Il était ce jour-là revêtu d'un costume de soie vert-pomme brodé d'argent, d'une élégance et d'un luxe extrêmes.

SES PROUESSES

Montès ne se contente pas, comme les autres épées, de tuer le taureau lorsque le signal de sa mort est donné. Il surveille la place, dirige le combat, vient au secours des *picadores* ou des *chulos* en péril. Plus d'un *torero* doit la vie à son intervention. Un taureau, ne se laissant pas distraire par les capes qu'on agitait devant lui, fouillait le ventre d'un cheval qu'il avait renversé, et tâchait d'en faire autant au cavalier abrité sous le cadavre de sa monture. Montès prit la bête farouche par la queue, et lui fit faire trois ou quatre tours de valse à son grand déplaisir et aux applaudissements frénétiques du peuple entier, ce qui donna le temps de relever le *picador*. Quelquefois il se plante tout debout devant le taureau, les bras croisés, l'œil fixe, et le monstre s'arrête subitement, subjugué par ce regard clair, aigu et froid comme une lame d'épée. Alors ce sont des cris, des hurlements, des vociférations, des trépignements, des explosions de bravos dont on ne peut se faire une idée. Pour de pareils applaudissements, je conçois qu'on risque sa vie à chaque minute; ils ne sont pas trop payés. O chanteurs au gosier d'or, danseuses au pied de fée, comédiens de tous genres, empereurs et poëtes, qui vous imaginez avoir excité l'enthousiasme, vous n'avez pas entendu applaudir Montès!

Quelquefois les spectateurs eux-mêmes le supplient de daigner exécuter un de ces tours d'adresse dont il sort toujours vainqueur. Une jolie fille lui crie en lui jetant un baiser: «Allons, señor Montès, allons, vous qui êtes si galant, faites quelque petite chose, *una cosita*, pour une dame.» Et Montès saute pardessus le taureau en lui appuyant le pied sur la tête, ou bien il lui secoue sa cape devant le mufle, et par un mouvement brusque, s'en enveloppe de façon à former une draperie élégante, aux plis irréprochables; puis il fait un saut de côte et laisse passer la bête lancée trop fort pour se retenir.

TYPES ESPAGNOLS

—

LA MALAGUEÑA

(Une femme de Málaga.)

Se distingue par la pâleur dorée de son teint uni où la joue n'est pas plus colorée que le front, l'ovale allongé de son visage, le vif incarnat de sa bouche, la finesse de son nez et l'éclat de ses yeux arabes, qu'on pourrait croire teints de *henné*, tant les paupières en sont déliées et prolongées vers le tempes. On doit attribuer cet effet aux plis sévères de la draperie rouge qui encadre leurs figures, elles ont un air sérieux et passionné qui sent tout-à-fait son Orient, et que ne possèdent pas les madrilègnes, les grenadines et les sevillanes, plus mignonnes, plus gracieuses, plus coquettes et toujours un peu préoccupées de l'effet qu'elles produisent. Il y a d'admirables têtes, des types superbes dont les peintres de l'école espagnole n'ont pas assez profité, et qui offriraient à un artiste de talent une série d'études précieuses et entièrement neuves.

LA MANTILLE ET L'ÉVENTAIL

La mantille espagnole est donc une vérité; j'avais pensé qu'elle n'existait plus que dans les romances de M. Crevel de Charlemagne: elle est en dentelles noires ou blanches, plus habituellement noires, et se pose à l'arrière de la tête sur le haut du peigne; quelques fleurs placées sur les tempes complètent cette coiffure, qui est la plus charmante qui se puisse imaginer. Avec une mantille, il faut qu'une femme soit laide comme les trois vertus théologales pour ne pas paraître jolie; malheureusement c'est la seule partie du costume espagnol que l'on ait conservée: le reste est *à la française*. Les derniers plis de la mantille flottent sur un châle, lui-même est accompagné d'une robe d'etoffe quelconque, qui ne rappelle en rien la basquine.

L'éventail corrige un peu cette prétention au *parisianisme*. Une femme sans éventail est une chose que je n'ai pas encore vue en Espagne; l'éventail la suit partout, même à l'église où vous rencontrez des groupes de femmes de tout âge, agenouillées ou accroupies sur leurs talons, qui prient et s'éventent avec ferveur, entremêlant le tout de signes de croix espagnols qui sont beaucoup plus compliqués que les nôtres, et qu'elles exécutent avec une précisision en une rapidité dignes de soldats prussiens. Manœuvrer l'éventail est un art totalement espagnol

Ce que nous entendons en France par type espagnol n'existe pas en Espagne. On se figure habituellement, lorsqu'on parle *señora* et mantille, un ovale allongé et pâle, de grands yeux noirs surmontés de sourcils de velours, un nez mince un peu arqué, une bouche rouge de grenade, et, sur tout cela, un ton chaud et doré, justifiant le vers de la romance; *Elle est jaune comme une orange*. Ceci est le type arabe ou moresque, et non le type espagnol. Les madrilègnes sont charmantes, dans toute l'acception du mot: sur quatre il y en a trois de *jolies*; mais elles ne répondent en rien à l'idée qu'on s'en fait. Elles sont petites, mignonnes, bien tournées, le pied mince, la taille cambrée, la poitrine d'un contour assez riche; mais elles ont la peau très-blanche, les traits délicats et chiffonnés, la bouche en cœur, et représentant parfaitement bien certains portraits de la Régence.

LA MANOLA

(Maja.)

C'était une grande fille bien découplée, de vingt-quatre ans environ, la plus haute vieillesse où puissent arriver les *manolas* et les grisettes. Elle avait le teint basané, le regard ferme et triste, la bouche un peu épaisse, et je ne sais quoi d'africain dans la construction du masque. Une énorme tresse de cheveux bleus à force d'être noirs, nattée comme le jone d'une corbeille, lui faisait le tour de la tête et venait se rattacher à un grand peigne à galerie; des paquets de grains de corail pendaient à ses oreilles; son cou fauve était orné d'un collier de même matière; une mantille de velours noir encadrait sa tête et ses épaules; sa robe, aussi courte que celle des Suissesses du canton de Berne, était de drap brodé, et laissait voir des jambes fines et nerveuses enfermées dans un bas de soie noire bien tiré; le soulier était de satin, selon l'ancienne mode; un éventail rouge tremblait comme un papillon de cinabre dans ses doigts chargés de bagues d'argent. La *manola* tourna le coin de la ruelle, et disparut à mes yeux émerveillés d'avoir vu une fois se promener dans le monde réel et vivant un costume de Duponchel, un déguisement d'Opéra!

© Biblioteca Nacional de España

REGRET D'UN FRANÇAIS ILLUSTRE

EN LAISSANT L'ESPAGNE

Le lendemain, à dix heures du matin, nous entrions dans la petite anse au fonde de laquelle s'épanouit Port-Vendres. Nous étions en France. Vous le dirais-je en mettant le pied sur le sol de la patrie. je me sentis des larmes aux yeux, non de joie, mais de regrêt. Les tours vermeilles, les sommets d'argent de la Sierra-Névada, les lauriers roses du Généralife, les long regards de velours humide, les lèvres d'œillet en fleur, les petits pieds et les petites mains, tout celà me revint si vivement à l'esprit, qu'il me sembla que cette France, où pourtant j'allais retrouver ma mère, était pour moi une terre d'exil. Le rêve était fini.

Frascuelo peint par lui même. (1)

N'avez-vous pas vu parfois, chers lecteurs, à certaines heures de l'après-midi, près de la porte du café Impérial, qui donne accès sur la *Carrera de San Jerónimo* (rue Saint-Jérôme), un homme de stature proportionnée, délié, de complexion musculeuse, plutôt maigre que gras, au teint brun ombragé de cheveux bouclés, à la démarche un peu étudiée ce qui lui donne tout de suite de l'élégance? Non, me répondrez-vous peut-être! sans cela à ce portrait vous auriez reconnu le *matador* si réputé, dont je vous indiquerai d'autres traits saillants et caractéristiques pour le reconnaître entre mille.

Je vous l'affirme, il vous sera difficile de le confondre avec un autre; son regard, si non altier, est du moins celui d'un homme ayant conscience de su valeur et satisfait de lui. Ses manières ont une certaine désinvolture, son maintien, sa personne, en fin, le distinguent des hommes qui fréquentent cet endroit. Il est encore une particularité certaine, indubitable, infaillible. Si parfois le *Diestro* se trouve par hasard seul, je veux dire séparé de quelques pas de ses camarades, vous le voyez tout aussitôt cerné par un essaim d'admirateurs... jeunes ouvriers, gamins de Madrid, desœuvrés et curieux accourent de toutes parts, l'entourent, le regardent avec avidité lui faisant cortège à la manière de satellites autour d'un astre. Il peut fort bien se faire que cette personnalité originale coiffe un chapeau mou à larges ailes, crânement posé sur l'oreille, ceigne une écharpe artistement enroulée autour de sa taille gracieuse et porte au jabot de sa chemisette, brodée par certaine main aristocratique que je pourrais indiquer, une garniture de boutons en gros brillants. Mais non... petits et grands auraient dans les vitrines du bijoutier d'en face, Celestino de Ansorena, des brillants à satiété pour récréer leur vue et ce n'est pas là ce que regarde cette foule d'admirateurs; ces yeux, grands ouverts par l'admiration et excités par la surprise, ne s'arrêtent pas aux diamants, mais plutôt à la beauté morale de la personne... il ne vient à la bouche d'aucun de dire, sous l'impulsion de l'ardente soif des richesses: oh! si je pouvais avoir ces diamants!.. loin de tout le monde cette pensée même... mais ce que tout le monde se dit tout bas, c'est: oh! que je voudrais être *lui!*

L'ame a des inspirations sécrètes, tout comme la nature ses forces mystérieuses et sécrètes aussi. Être *torero* tout le monde peut l'être, mais être un *Grand torero*, un *premier espada*, une notabilité dans l'art de la tauromachie, oh! pour ceci c'est une autre paire de manches, quoi qu'en puissent dire les étrangers! on prodigue à l'heureux mortel applaudissements et richesses, la gloire, la grandeur et même l'envie parfois. Il a pour lui le faste, l'admiration, le regard velouté et passionné des belles, la sympathie des hommes. La vaillance forme partie intégrante de son bagage professionnel; ses largesses lui procurent un entourage de fidèles; comme il lance l'argent par les fenêtres, il a des amis parfois éphémères, et comme son existence est sans cesse en péril ou en jeu, chacun de ses actes est entouré comme d'une auréole de grandiose et de rare à la fois.

Devenir tout cela, fut l'aspiration constante de Salvador. Mais avait-il l'indispensable pour atteindre son but? Oui, sans doute, il avait la volonté, mais il lui manquait autre chose. Il manquait de ce galbe gracieux que donne l'air andaloux au *torero* de profession... que fit-il alors?... il l'étudia; il sentait parfois mollir ses jarrets flexibles jusqu'à lui donner une encourvure grotesque et il leur fit acquérir la raideur nécessaire; seuls ses cheveux se montrèrent rebelles à la coiffure à l'andaloux, ils ne voulurent jamais former au dessus des oreilles deux touffes ramenées en avant, il se decida alors à les laisser bouclés pour servir d'encadrement artistique à son teint brun. Ce fut une question d'optique; son miroir lui avait dit qu'une tête arrangée avec un goût original et rare pouvait parfaitement assortir un grand cœur; il fortifia celui-ci pour le malheur des taureaux et pour l'admiration des amateurs, et il peigna avec recherche sa tête pour faire l'admiration des gracieuses *aficionadas* (amatrices) et plus d'une pourrait m'en donner des nouvelles.

Le moment vint pour lui de choisir sa spécialité: il étudia avec Cayetano Sanz, le grand *toréro*, qui vit encore soit dit en passant, mais il ne réussit pas à imiter le coup de main gauche de son *maestro*; il appela alors toute sa valeur, tout son courage sur son bras droit... enfin, le jour tant desiré finit par luire, il tua des taureaux, et il les tua avec bravoure, avec énergie, avec intrépidité.

Les premiers avertissements que lui donnèrent les animaux furent innombrables, prises entre deux cornes, bosculades, contusions; une terrible accident, un coup de corne, sans pénétrer sa poitrine lui atteignit les coutures du gilet, lui tacha de sang la chemise, traversa le gilet de peau du côte du cœur et lui fit sauter l'épaulette. Loin de se décourager il a puisé là plus de constance, plus de fermeté, un nouvel encouragement pour continuer la bataille! Lutte incessante, en fin, qu'il livre à ses antécédents, à ses imperfections, au torrent d'obstacles qui cherchent à arrêter son affection décidée.

Les taureaux l'avertirent avec de semblables caresses, et loin de se montrer couard, il se donna pour offensé.

Tuer des taureaux sans donner? ces pauvres protégés de *la société protectrice des animaux et des plantes* le temps de se reconnaître?... ¡Ingrat, les aimer si peu lorsqu'ils lui procurent tant de triomphes! Oh, le vilain! dirait en faisant une *jolie moue* et en *minaudant une gracieuse* Andalouse-Parisienne.

* * *

Salvador va au spectacle certains soirs... il entre dans sa loge accompagné de ses camarades: aussitôt toutes les lorgnettes se braquent sur lui. Il peut dormir en paix après cela! ces marques de popularité lui sont si agréables, qu'il se figure en s'endormant avoir obtenu un succès tauromachique ce soir là.

Et à l'hippodrome donc!.. là on voit le *diestro* montant le meilleur poulain de Cordoue... Comment se nomme le pur sang anglais qui vient d'arriver premier?—On le nomme *Frascuelo*, lui répond un voisin. Le *diestro* se pame d'aise, et court au galop à sa demeure... quelle félicité! son nom a passé les Pyrénnées, et pardessus le canal de la Manche, il est arrivé aux bords de la Tamise.

* * *

Quel religieux silence dans les rues, quelle tristesse peinte sur les visages!.. C'est que l'Église commémore une fête lugubre... Nous sommes en *Jeudi saint*. Quand l'aristocratie, sans voiture ce jour-là, est sortie des offices du matin, elle va recueillir prendre le soleil dans la Carrera de San Jerónimo (rue Saint-Jérôme). Voyez le dévot *diestro*. On ne le verra pas dans la foule qui se coudoie sur les trottoirs, mais bien sur la chaussée de la rue, convertie, à cette occasion, en promenade aristocratique; c'est là que paraît sa brillante écharpe de soie noire, son pantalon très-fin, aussi noir, et una veste courte en velours de même couleur, à le voir de noir tout habillé, vous direz qu'il est dans le deuil de famille le plus rigoureux.

Quittant les joyeuses fêtes, il vient rendre ce tribut de respect à la mémoire du *Crucifié*...

* * *

En Carnaval il fait parade de ses chevaux.., vous ne le verrez jamais avec un masque au visage... bien au contraire! il aurait trop peur de n'être pas reconnu du public du Prado... Au jeu du *mus* il devient irrésistible, au jeu de paume, il désoriente les Navarrais eux-mêmes. Voulez-vous connaître le trait le plus hardi de ce singulier caractère augmenté par l'amour de lui-même et par son audace?

Le notable *diestro* voyageait dans un vagon de première classe de Cordoue à Madrid en compagnie d'un noble anglais qui conduisait sa fille, d'une merveilleuse beauté, visiter les villes principales de l'Andalousie. Le grave et sérieux *lord* prenait note sur son grand porte feuilles des impressions les plus agréables de son voyage. Au moment d'arriver a la station où le fils d'Albion allait s'arrêter quelques instants, l'échange des cartes devint indispensable; *Frascuelo* prit son velin satiné et le déposa dans les mains de l'anglais. Le visage du lord s'illumina d'un rayon d'admiration, et sa fille, à la chevelure d'or, pendant que le train ralentissait son mouvement, se mit à griffonner quelques lignes.—Quelle chance!—s'écria l'étranger stupefait, ne pouvant contenir sa joie et en baragouinant quelques mots d'espagnol: «Yo decir á Inglaterra haber viajado con *Frascuelo*.» (*Moi dire en Anglaterre avoir voyagé avec* FRASCUELO.)

—«Yam very much obliged to you (*je vous en sera i fort reconnaissant*), lui repondit *le diestro* en fort bon anglais.

Frascuelo parler anglais! me suis-je dit aussitôt. L'amour de la gloire et de la popularité l'ont, sans doute, inspiré.

Oui, je l'avoue naïvement... Dès ce moment là, je crois au magnétisme.

. . . . . .

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES PLUS REMARQUABLES TOREROS D'ESPAGNE

Age Antique.

Dès XI siècle...

D. Rodrigo Ruy de Vivar (Le Cid Campeador).

Stimulation que ses prouesses occassionent dans l'âme des cavaliers espagnols, et téméraires exploits qu'ils realisent, en prenant part dans les joutes et tournois des maures.

Adoption de ces fêtes dans les divertissements des chrétiens.

L'aristocratie: Noblesse castillane.

Manriques de Lara.—Chacônes.—Ceas.—Les ducs de Maquéda.—Les ducs de Mondéjar.—Le marquis de Tendilla.—Le empereur Charles V lui-même.

Moyen âge.

(1700-1830)

Les courses des taureaux deviennent populaires, et on commence le combat à pied. On joue du manteau et de *la muleta*. Le rejon est substitué par l'épée.

François Romero (le maître de tous les maîtres, le premier qui usa de l'épée).—Bellon (*L'Africain*) —Candido (*Notable*).

Grande réforme: Le TOREO *devient un vrai art.*

Romero (remarquable comme un grand maître).—Costillares (l'inventeur du *volapies*).—Pepe-Hillo (célèbre par sa generosité, son courage et son grand succès avec les dames de son temps. Il mourut à la place, 1801).—Jérôme Joseph Cándido (inventeur de plusieurs jeux avec le manteau devant les taureaux).—Antoine Ruiz (*Le Chapellier*).—Jean Jimenez (le Brun) (*Morenillo*).—Jean Leon.—Roque Miranda.—Lucas Blanco.

Age moderne.

(1830-1860)

Montes (le roi des *toreros*).—Jean Pastor.—Just.—Perez de Guzman (colonel des Gardes du Roi).—*Cúchares* (célèbre par sa maitrise).—Labi (notable par sa grâce dans son langage).—*Pepete* (mort à la place de Madrid).—*Le Chiclanero* (une célébrité dans l'art tauromaque).

Les contemporains.

(1860-1884)

Retirés de la profession.

Manuel Dominguez.—Cayetano Sanz.—*Le Tato.*—*Regatero.*—Mora.—Don Gil.

Ceux qui travaillent actuellement.

El Gordito (un grand maître dans les jeux de *capa*) (manteau).—*Bocanegra* (il travaille trôp peu).—*Lagartijo* (le rival de Frascuelo).—*Frascuelo.*—*Currito* (fils du célèbre *Cúchares*).—*Chicorro* (il saute avec la pique).—*Cara ancha* (jeune homme fort estimé).—*El Gallo* (jeune homme aussi, qui est un prodige en se moquant des taureaux avec le manteau).—Mazzantini (celui-ci commence à présent, ayant changé les livres et la plume d'un bureau par l'épée).

Nouvelles à la main.

Deux importants coups des cornes *(cogida)* ont ateint jusqu'ici *Frascuelo* depuis qu'il a dédié sa vie aux courses de taureaux :

A Madrid (15 Avril 1877) —Le taureau *Guindaleto*, quand *le diestro* délivrait avec son manteau un *picador* jeté par terre. La bête atteignit *Frascuelo*, en lui occasionnant une blessure à la cuisse.

A Madrid (10 Octobre 1879).—Un taureau de Miura lui brisa le bras gauche. (D'autres égratignures n'ont pas eu d'importance.)

—

La fête des taureaux n'est pas un spectacle barbare.—Hors de Pepe-Hillo et Pepete, presque tous *les toreros* sont morts trôp agés et de maladies trop eloignées de la lutte avec les animaux. *Cúchares* et *le Gordito* n'ont pas reçu une seule égratignure; *Lagartijo* tue 200 taureaux tous les ans, et il y a dix ans qu'il n'paséte blassé. Le célèbre Romero en a tué 5.600 pendant sa longue vie, et il est mort dans son lit, agée de 95 ans.

Les statistiques du boxeur, des gymnastes, des acrobates, accusent beaucoup plus des victimes.

—

Le mot de la fin.—Un taureau à Málaga prit *Frascuelo* par les plis de sa veste et vous le hissa sur sa tête carrée. Le *diestro* ainsi *huché* vit sa vie en péril, et se dit aussitôt: ah! *quelles fastueuses funérailles va me faire Madrid...*

FRASCUELO PARLE...

Voici textuellement reproduites les paroles qu'il nous a adressées:

«Vôtre journal m'offre l'occasion de soulager ma peine »et d'ouvrir mon cœur.

»Oui, j'éprouve un vif regrêt de ne pas aller à Paris! Je »désirais démontrer que nos courses de taureaux constituent »une fête typique et nationale, et pas du tout un spectacle »barbare, comme on le croit généralement, mais à tort. Les »français, les plus sensibles, s'en seraient convaincus en me »voyant á l'œuvre; je me proposais d'usar de piques peu pénétrantes, de *banderillas* dans le style de celles de Portugal »aiguillonnant seulement la peau sans arracher du sang. »Quant à la mort du taureau, je crois qu'en voyant tomber »aux pieds d'un homme, l'animal percé au cœur et foudroyé, »on n'aurait pas éprouvé le sentiment que peut faire naître la »vue d'une longue agonie.

»Je pensais montrer à ce public choisi tout ce que la tauro»machie a inventé de gracieux, comme, par exemple, jouer »avec le *capote* (manteau), taquiner le taureau avec la *mule»ta*, lui essuyer les naseaux avec un mouchoir, tomber à deux »genoux devant lui, lui poser des *banderillas* en ondulant le »corps mais de pied ferme; faire le saut de la *garrocha* (fran»chir à l'aide d'une longue perche l'animal) et, en fin, simuler »de lui donner le coup mortel avec l'épée si tant on avait »persisté à ne pas lui laisser donner la mort.

»Que pouvait, je vous le demande, craindre de cette ma»nière l'humanité, la morale, la charité, même la *Société pro»tectrice des animaux?*

»Croyez donc, cher reporter, que je suis tout disposé à »aller à Paris quand on m'y conviera et vraiment je regrette, »pour les pauvres, que la course n'ait pas lieu. Mais j'espère »que ce ne sera que différé, puisque je suis disposé, à faire »pour les pauvres de France tout ce que j'ai fait pour ceux »d'Espagne, en prenant part aux courses de *Beneficencia* »(Bienfaisance), c'est à dire, prêter gratis mon concours »empressé, et cela avec d'autant plus de plaisir que je n'ai »pas oublié que la France à été lors des inondations de »*Murcie, non seulement une sœur, mais encore une mère* »affectionnée. En ma qualité d'espagnol fervent je serai heu»reux de payer ainsi la dette de reconnaissance que l'Espagne »doit à la France.

»En ce qui touche mes tendances politiques dont ont parlé »les journaux français, je vous dirai que leurs appréciations »sont inexactes; je ne m'occupe pas de politique, je suis tout »simplement un modeste artiste qui gagne sa vie, au péril de »ses jours, c'est certain, mais qui a la satisfaction de conqué»rir, avec les faveurs du public, l'estime et la considération de »ses concitoyens.

»Veuillez saluer en mon nom cette chère France, si chari»table, si généreuse, et que j'aime tant.»

Alegrias.

(1) *L'auteur de cet article en français l'a publié en espagnol dans* LA LIDIA, *vol. I, n.º 12.*

MADRID: Imp. de E. Rubiños, plaza de la Paja, 7, bis.

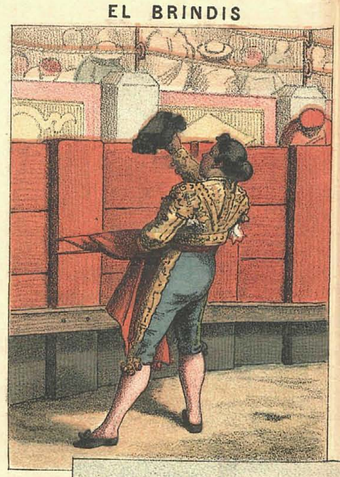
© Biblioteca Nacional de España

LA NUEVA LIDIA

EL ALGUACIL

CERVANTES

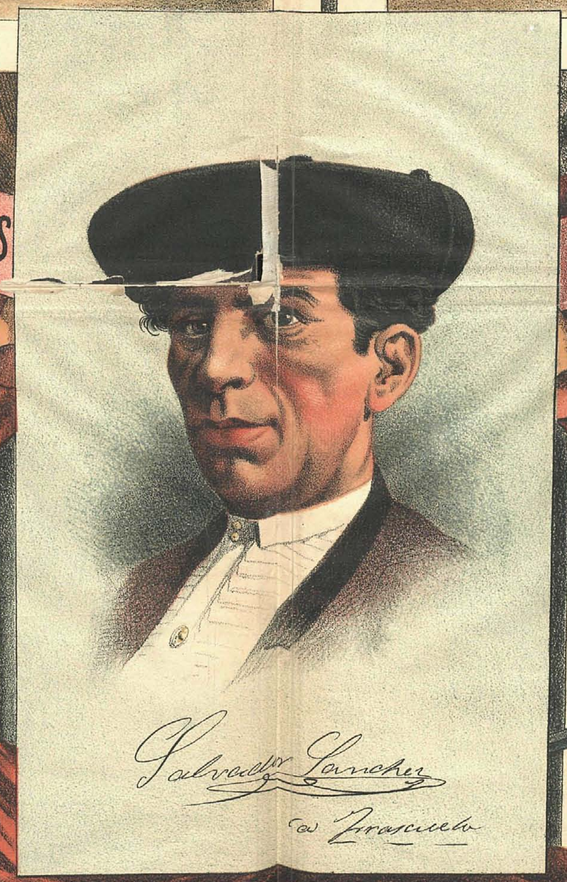
EL BRINDIS



GARE D'ORLÉANS

COLONNE VENDÔME

VICTOR HUGO



Salvador Sanchez
"Frascuelo"

LA MAJA

¡Á LOS TOROS!

LONGCHAMPS

Lizcano lit.

Lit. de M. Fernandez, Plaza Stª Nicolas, 7 y 9 Madrid.

Á LA FRANCE!

© Biblioteca Nacional de España